



Pascale JAMOULLE

Explorer la précarité et l'exil

Donner la parole à ceux qui sont à la marge, rechercher le sens de leurs conduites à risque. Dévoiler pour comprendre. Et faire comprendre. Tel est le projet de Pascale JAMOULLE.

Professionnellement, comment vous définissez-vous ?

Pascale JAMOULLE: Je suis anthropologue au Service de Santé Mentale *Le Méridien* et au Centre d'anthropologie prospective (LAAP) de l'UCL. Dans le métier, je suis considérée comme une ethnographe, quelqu'un qui va sur le terrain, qui travaille à partir des savoirs des gens. Je suis aussi enseignante, romaniste et assistante sociale.

A quoi "sert" l'anthropologie ?

PJ: Cela dépend. Il y a autant d'objectifs que d'anthropologues. Moi je m'intéresse aux problématiques de la précarité et de l'exil, ainsi que des conduites à risque et de la jeunesse. L'anthropologie est une discipline et une méthode qui permet de nouer des relations, de co-construire du savoir avec des acteurs, de mettre en scène du vécu expérientiel.

Ce métier sert à désocculter des réalités cachées, à décrire ce qui se joue à la marge. L'anthropologue travaille avec les populations et, à partir de là,

peut réfléchir aux politiques publiques qui les concernent.

Qu'est-ce qui vous attire dans ces sujets ?

PJ: Les gens peuvent parfois être complètement brisés par des expériences de vie, la discrimination, et malgré tout, ils parviennent à activer des ressources incroyables. C'est quelque chose qui m'interpelle. Et j'ai toujours été fort mobilisée par la justice sociale, les problématiques d'exclusion.

Dans votre travail, comment gérer la proximité et la distance ?

PJ: Un des premiers risques des jeunes anthropologues, c'est d'arrêter d'écrire, d'être complètement immergés dans leur champ, de perdre leur place de chercheur. Notre premier garde-fou est de continuer à écrire ce que l'on voit, d'avoir un regard réflexif, analytique, interprétatif. Ensuite, analyser la place qu'on nous donne, sur nos terrains, est indispensable pour comprendre le monde social dans lequel on travaille, mais aussi pour se

sauvegarder soi.

Comment naissent vos projets de recherche ?

PJ: Pour toutes les recherches que j'ai menées, le projet est d'abord né d'une autre enquête. Quand je me suis consacrée à la question des drogues, je me suis vite aperçue qu'il fallait se tourner vers les familles, et j'ai surtout travaillé avec les mères. Au bout de deux ans de travail, je me suis rendu compte que je ne pouvais pas comprendre l'émergence de ces conduites à risque dans les milieux précaires si je ne tenais pas compte de la parole des pères. Je me suis alors orientée vers cet autre projet de recherche. Si j'ai commencé à travailler sur la question du corps, de l'amour et de la solitude dans *Fragments d'intime*, c'est parce que les rapports des hommes et des femmes semblaient se dégrader dans les ghettos urbains. La plupart de mes travaux font immerger une question suivante, que je ne peux pas éviter. Cette dernière enquête nous a amenées, Jacinthe MAZZOCCHETTI et moi-même, auprès d'adolescents en exil. La notion d'exil renvoie ici au sentiment d'être étranger, avec une prise en compte des incidences du déplacement sur plusieurs générations. Elle désigne les nouveaux arrivants, mais aussi les adolescents de la deuxième ou de la troisième géné-

ration, socialisés en Belgique, tout en continuant à être construits et désignés comme des étrangers.

Qu'est-ce qui vous frappe, aujourd'hui, dans la parole libérée des adolescents ?

PJ: L'ethnicisation terrible des écoles! Dans l'une, il peut y avoir 85% d'élèves d'origine turque, dans une autre 90% d'élèves d'origine marocaine... Il y a une forte discrimination dans le dispositif d'enseignement belge. Les jeunes portent ce discours sur la fragmentation ethnique de la ville, sur l'origine, comme si les regroupements ethniques étaient devenus pour eux le seul recours.

Dans ce cadre-là, apprendre, savoir, c'est secondaire ?

PJ: Cela dépend. Beaucoup de primo-arrivants se sentent un "devoir de réussite". Les parents se sacrifient, ils travaillent durement pour que les jeunes puissent faire des études. Ceux-ci ont un poids énorme sur les épaules, et étudient souvent dans des conditions difficiles, mais ils doivent réussir. Beaucoup y arrivent et croient à l'avenir, au système scolaire. D'autres, qui sont là depuis plus longtemps, sont plus désabusés. Ils ne croient plus tellement au jeu scolaire. Ils y vont pour un diplôme, mais en ayant le sentiment qu'ils trouveront leur place dans la so-

ciété par d'autres moyens. Ils tablent donc sur les différents lieux de socialisation. Ils se valorisent beaucoup dans le passé, l'origine, le partage de mêmes conditions et la religion. La liberté totale du marché scolaire en Belgique, et à Bruxelles en particulier, a créé des conditions d'apartheids socio-ethniques destructeurs. Ne pas pouvoir faire l'expérience de l'altérité à l'école appauvrit la jeunesse.

Comment voyez-vous les adultes qui côtoient les adolescents ?

PJ: Je ne travaille pas avec tous les adultes. Dans chaque école, j'essaie de trouver des congénères, des personnes qui ont ce goût de la recherche, de l'écriture. Quand on travaille trois, quatre années avec quelques personnes dans une école, on commence à voir plus clair, parce qu'on s'imprègne peu à peu. Mais ce n'est pas pour autant qu'on peut dire comment vivent les enseignants aujourd'hui. Dans les écoles mono-culturelles, la position de l'enseignant est très difficile à tenir. Si les enseignants se retranchent dans leur vécu, dans les modèles qui leur ont été transmis, c'est très périlleux pour eux, pour leur santé psychique. Les enseignants avec qui je travaille, les PMS et les éducateurs ont souvent pris la position d'entrer dans les vécus des jeunes et dans leurs conceptions.

Est-ce un cheminement que l'on peut demander à tous les enseignants ?

PJ: Certains n'y arrivent pas ou ne pensent pas que ce soit la voie à emprunter. Ils prennent une position d'extériorité, restent très accrochés à des cadres, à des contenus. Et alors, il y a cette difficulté du jeu. L'enseignant joue à enseigner et les élèves à apprendre, mais parfois, ça se craquèle. Beaucoup de profs vont très mal, ne dorment plus, ne maîtrisent plus rien parce que ce jeu les parasite. Dans une école où je travaille, il y a une équipe extraordinaire d'enseignants qui viennent de tous les pays, qui ont eux-mêmes connu l'exil, qui se tiennent. Cette construction solidaire tient l'école, qui est aussi tout à fait multiculturelle. C'est essentiel dans l'enseignement. Les profs qui se trouvent dans ces contextes multiculturels, avec des équipes solides, font un boulot fantastique et donnent du sens à ce qu'ils font. Mais il y a des enseignants dont la pratique n'a plus de sens, et c'est terrible pour eux.

Et si toutes les écoles étaient multiculturelles ?

PJ: C'est là que l'ethnographe va cher-

cher dans d'autres études. Il ne sait pas. Il sait juste que ce dispositif-ci construit de la ségrégation, une impossibilité d'apprendre, un blocage de l'ascenseur social, de la dépression chez les enseignants... Quand je regarde notamment les résultats des études statistiques¹, je constate que les dispositifs d'enseignement qui ont une mixité dans toutes les écoles, qui ont un tronc commun le plus tard possible, et qui tablent sur les remédiations plutôt que sur le redoublement, sont déjà beaucoup plus démocratiques. Si les écoles étaient multiculturelles, tout le monde y gagnerait!

Quelles conséquences voyez-vous à la féminisation du métier d'enseignant, notamment par rapport aux publics que vous avez étudiés ?

PJ: Cela fait partie des faiblesses de l'école. On a un public dans la précarité et l'exil qui se trouve confronté à des problèmes de genre. Ici, il ne peut pas vivre avec la même identité que celle qu'il avait au pays. On est dans un processus d'invention. Si on ne parvient pas à le faire, si on n'a pas les ressources pour rejouer le genre autrement, on le rigidifie. Là, je parle plutôt des garçons. Beaucoup d'hommes sont bien plus secoués par l'exil que les femmes. Pourquoi? Beaucoup de femmes ont toujours été dominées, même dans le pays d'origine. Elles ont fait beaucoup avec peu de pouvoir, et elles font de même ici. Les hommes, ils ont été, ils arrivent ici, ils ne sont plus. Alors parfois, ils se sentent cassés, brisés. À la maison, les jeunes vivent des situations qui ne sont pas simples au niveau du genre. S'ils n'ont pas non plus de lieu à l'école pour pouvoir travailler le genre, parler, symboliser, construire, où peuvent-ils s'inventer, pacifier leurs relations avec l'autre sexe? ■

INTERVIEW FRANÇOIS TEFNIN

TEXTE BRIGITTE GERARD

1. JACOB D., RÉA A., TENEY C., CALLIER L., LOTHAIRES S., *L'ascenseur social reste en panne. Les performances des élèves issus de l'immigration en Communauté française et en Communauté flamande*, Fondation Roi Baudouin, mai 2009.

À LIRE...

Drogues de rue, De Boeck, 2000.

La Débrouille des Familles, De Boeck, 2002.

Des hommes sur le Fil, La Découverte/Poche, 2008.

Fragments d'intime. Amours, corps et solitudes aux marges urbaines, La Découverte, 2009.

lire le texte complet de l'interview sur www.entrees-libres.be > extras